

THIERRY LAGET

**LA LANTERNE  
D'ARISTOTE**

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

IRIS, *roman*, 1991.  
FLORENTIANA, 1993 (« L'un et l'autre »).  
LA FIANCÉE ITALIENNE, 1997 (« L'un et l'autre »).  
ROMAN ÉCRIT À LA MAIN, *roman*, 2000.  
SUPPLÉMENT AUX MENSONGES D'HILDA, *roman*, 2003.  
À DES DIEUX INCONNUS, 2003 (« L'un et l'autre »).  
MADAME DELOBLAT, *roman*, 2006.  
PORTRAITS DE STENDHAL, 2008 (« L'un et l'autre »).  
BIBLIOTHÈQUES DE NUIT, 2010 (« L'un et l'autre »).

### *Chez d'autres éditeurs*

FLORENCE, VIA RICASOLI 47, *roman*, Belfond, 1987.  
COMME TOSCA AU THÉÂTRE, *roman*, Belfond, 1989.  
ROIS D'AVANIE, *roman*, Julliard, 1995.  
BERGERS D'ARCADIE, Fata Morgana, 1995.  
LES QUAIS MINÉRALIERS, Al Manar, 2004.  
SEMER SON OMBRE, *poèmes*, Al Manar, 2008.

LA LANTERNE D'ARISTOTE



THIERRY LAGET

LA LANTERNE  
D'ARISTOTE

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Il est dit dans le chef-d'œuvre d'Aristote « que lorsqu'un homme pense à quelque chose qui est passé, — il regarde à terre ; — mais que lorsqu'il pense à quelque chose qui est à venir, — il regarde aux cieux ».

LAURENCE STERNE

*Vie et opinions de Tristram Shandy, gentilhomme,*

Livre II, chapitre xxxii,

traduction de Léon de Wailly.





Quand elle est sortie, vers neuf heures, Azélie m'a confié la garde du château. Alors j'ai de nouveau entendu en moi la voix qui s'était tue — voix sombre, altière —, mais je n'ai pas compris ce qu'elle disait, car au même instant le démarreur de la 4L s'étranglait, le moteur vocalisait, les pneus broyaient le gravier, traçant de leur compas un cercle dont je figurais le centre et dont le rayon, englobant la bâtisse, contournant les tilleuls, s'étira jusqu'à la grille au bout de l'allée avant de s'estomper dans le néant.

La nuit est retombée autour de moi avec un grincement de herse. Je n'ai pas voulu allumer les lampes, pour ne pas effrayer les ombres. Je suis passé de pièce en pièce, tel un fantôme qui secoue ses voiles, mais c'était la lune, à travers les fenêtres, qui déroulait sous mes pas un tapis de soie, de silence et d'argent.

J'ai remonté la galerie des ancêtres, et la voix ronchonnait en moi, comme au vieux temps, aussi maussade que ces personnages — le connétable, la sainte, le philosophe, la bilieuse, le débauché. Les murailles exhalaient un souffle glacial, mais eux, stoïques dans leurs armures, sous leurs perruques et leurs chapeaux à cornes, ils frissonnaient à peine — une rousse aux joues

de rose, et dont les tresses étaient enroulées en corbeille sous une chapka d'hermine, désignait de l'index la devise « Le temps viendra » calligraphiée dans un cartouche. C'était la nuit qui, en tremblant, ajustait son masque sur leurs visages, le clair-obscur qui les douait de relief et de vie. Ils me suivirent du coin de l'œil tandis que j'avançais entre leur double haie. Je crus en voir un qui bronchait; je tournai la tête; la plume de son cimier frémissait encore.

J'ai traversé des salles fermées aux touristes, le bureau de la comtesse, où flottait son parfum, l'antichambre, la cuisine, la chaufferie. À la lingerie stagnait une odeur de savon et de sève : le plancher, les lambris, des monceaux de draps entortillés. La voix, désormais, pouvait bien tenir des discours sensés, je ne l'écoutais plus, captivé par l'exploration d'un nouveau monde — qui allait devenir mon domaine. J'ai refait à mon rythme le parcours de la visite guidée à laquelle je m'étais joint l'après-midi, mais, cette fois, j'ai pu enjamber les cordons de velours, m'asseoir sur les boudeuses, aux tables de jeu, couper les paquets de tarots, tâter les matelas, caresser des chevelures de plâtre, approcher des peintures de l'Âge d'or, poser la joue sur les fesses des bergères, découvrir leurs fossettes, monter des gammes sur un clavecin où, disait-on, Rameau avait interprété ses rondeaux. Pour que le décor s'anime, il aurait fallu la lueur des chandelles; il recevait pourtant de la pénombre la stricte poésie des choses que n'éclaire pas l'électricité et qui somnolent dans des limbes où j'étais leur contemporain, moi que la solitude, ce soir-là, avait fait châtelain.

Le salon donnait sur le jardin. J'ai ouvert les portes-fenêtres, descendu les six marches du perron. La masse du château et la lune estampée dans un coin se miraient à la surface du bassin. À mesure que mon regard s'accoutumait, j'ai vu se hachurer

dans l'eau la toiture, le fronton, les cheminées, les tours d'angle et les arbres qui les encadraient, puis les girouettes et les paratonnerres, et il m'est apparu que ce que j'avais pris pour un reflet de lune n'était qu'une lampe à une croisée de la tour du Midi. La voix en moi a poussé un cri fort distinct. La fenêtre brillait, perchée dans le ciel qu'elle trouait, juste au-dessus des chêneaux. Cette veilleuse était comme une prière à la nuit : les hommes et les dieux se parlaient, j'étais témoin de leur conversation — mais c'était peut-être encore en moi la voix qui récitait des orémus.

Soudain, une ombre s'est dressée dans la lumière et la lampe s'est éteinte. Alors l'énigme a déployé ses ailes et, s'élançant, tournoyant dans le noir, a chassé devant elle la rêverie, la poésie, la prière, tout ce que j'avais apporté de la ville et qui n'avait rien à faire en ces lieux. Pourtant, avant de sortir, Azélie m'avait dit que je serais pour quelques heures le seul occupant du château : la cuisinière avait pris un jour de congé, la jeune fille des visites guidées, les femmes de ménage et les jardiniers habitaient au village, l'homme à tout faire (cet ascète au regard fiévreux) logeait dans le pavillon du gardien, à l'entrée du domaine.

Je suis rentré dans le salon, j'ai poursuivi mon exploration, je cherchais l'escalier de la tour. Mais je n'étais plus seul et à la voix se mêlaient des murmures. Les parquets gémissaient, les portes grinçaient. Les meubles ne tenaient pas en place : je me heurtais à des vitrines, à des divans, à des paravents qui surgissaient en craquant dans la nuit. J'ai traversé, retraversé la galerie des ancêtres : chaque fois, le sourire de l'évêque était plus onctueux, le rictus du goutteux plus mordant. La lune avait pâli, comme si l'argent qu'elle avait semé plus tôt sous mes pas n'avait pas été de bon aloi.

Je me suis replié dans la bibliothèque. J'ai cherché, derrière

les livres, un mécanisme, un passage dérobé, l'entrée d'un souterrain. Était-ce plutôt du côté des belles-lettres ou de l'art militaire? Fallait-il tirer cette tablette, décrocher ce portrait? Et ce fort volume des *Apophtegmes des Pères du désert*, si je le prenais sur la planchette, n'allait-il pas me dévoiler la solution du mystère — peut-être pas celui de la vie éternelle, mais de la lumière qui brillait dans la tour — en déclenchant un ressort, en soulevant un rideau, en faisant pivoter une étagère?

Je croyais m'être introduit dans un roman : j'en ai vu un, ouvert sur un lutrin. Je l'ai feuilleté près d'une fenêtre où la lune m'a de nouveau prêté le secours de son lumignon. Puis, assis dans un fauteuil, j'ai parcouru à tâtons quelques pages de *Rob Roy* — elles résonnèrent en moi, je les dressai en mon silence, et mes lèvres étaient scellées, mais la voix, monocorde, lisait à mon oreille et avançait même le mouvement de mes yeux, articulait les mots, les phrases avant que je ne les prononce en moi, si bien que j'ai fini par baisser les paupières, pour la laisser seule déchiffrer la suite.

Après minuit, j'ai entendu la 4L sur le gravier, la portière claquer, des pas réveiller les échos de l'entrée. La voix n'avait pas lu plus de deux ou trois pages, mais elles avaient longuement prêté corps à mon rêve. La comtesse a paru sur le seuil de la bibliothèque, scrutant l'obscurité. Je n'ai pas bougé, n'ai rien dit. Je souhaitais me fondre dans le décor, ne plus être un homme, mais un livre, un vieux livre oublié, un bouquin dont les pages n'ont jamais été coupées, que personne n'a lu. Je me demande si ma vie n'a pas, à cet instant, adopté sa tournure décisive, si mon immobilité, mon silence, mon acquiescement aux motifs romanesques des lieux n'ont pas déterminé tout ce qui devait advenir ensuite.

J'avais rencontré Azélie à Paris, chez des amis qui m'avaient d'abord rapporté sa légende. Elle était née dans un château où l'on croyait au diable et à la pluralité des mondes. Sa famille s'était illustrée dans des obscurités. Au nombre de ses ancêtres, elle comptait la princesse de Clèves. On l'avait surprise, enfant, disant la messe dans la chapelle. Elle aurait voulu être un homme, déchirait les robes qu'on lui donnait, se coupait les cheveux avec des ciseaux à broder. Elle avait appris à lire seule. Elle tenait un journal intime dont les entrées, rédigées en excellent français, étaient notées dans des alphabets sacrés — grec, araméen, hébreu, arabe, sanscrit — qu'elle alternait pour n'être comprise de personne. Elle avait des yeux si clairs qu'elle paraissait n'avoir pas de regard, mais celui qu'on finissait par découvrir était aussi sombre que la pupille. Elle voyait dans le noir.

Elle était enfant unique, et ses parents avaient placé en elle leur espoir de restauration d'un monde qu'ils n'avaient pas connu, qui n'avait peut-être existé que dans les romans — dans les très vieux romans, car la plupart de ceux qui furent écrits depuis *Don Quichotte* en déploraient la perte. On destinait la jeune fille à un mariage princier; on lui avait fait suivre ces

mystérieux « exemples de vertu inimitables » qu'avait donnés son aïeule, mais, par concession aux superstitions du temps, on avait eu la faiblesse de laisser une frange de dentelle sur sa bure, si bien qu'elle avait, depuis, soif de fantaisie sans savoir puiser à la source qui l'aurait étanchée. À seize ans, elle était tellement tout que rien n'eût pu entamer la foi qu'on lui avait inculquée en sa naissance et en son nom : son être s'était dilaté jusqu'à une plénitude de talents, de beauté, d'esprit, d'élégance et de cœur que Balzac lui-même n'eût pas osé prêter à ses héroïnes. Mais, en deux mois, elle avait vu le jour se voiler dans les yeux de sa mère qui, malade, n'avait plus prononcé un mot. Les médecins s'étaient pressés à son chevet. Tous concluaient qu'elle était tuée par quelque chose d'infiniment grand et cruel, comme si le fatum des tragédies antiques commettait encore ses méfaits, comme si elle avait été sacrifiée de la main même de Dieu. C'était la vie en elle qui dévorait la vie. Azélie avait tenté de la retenir dans la sienne, d'en capter la lueur. Rien n'avait été dit entre elles de ce qui pacifie les âmes sur le point de se désunir. Jusqu'au dernier instant, elle avait veillé dans sa chambre, elle avait cru mourir en lui fermant les yeux et, pendant une année, ensuite, chaque soir, Azélie avait interrogé sa mère, et sa mère lui avait répondu, et parfois elles avaient dormi embrassées dans les draps de l'une ou de l'autre — le lit de la vierge ou le lit de la morte. Azélie ne célébrait plus la messe dans la chapelle, ne déchirait plus ses robes, ne se coupait plus les cheveux, elle avait désappris les alphabets sacrés, mais elle continuait de lire dans le noir, sur les lèvres de la disparue, les mots qui n'avaient pas été prononcés.

Au bout du deuil, elle avait connu un garçon qui voulut l'enlever. Elle l'avait sacrifié à des études qu'elle avait entreprises pour n'être pas seulement une héritière, pour ne pas finir,

comme sa mère, étranglée par ses larmes. On disait « sacrifié », mais cet homme s'était tué pour elle ; ou avait tué pour elle ; un autre vivait en ermite pour expier de l'avoir rencontrée ; ou était-ce le même ? Les passions qu'elle inspirait, elle croyait les éteindre par l'indifférence, la distance, un air d'être toujours absente ; et les exaspérait au contraire, les portait à l'incandescence, car on ne pouvait la fléchir, elle était une divinité méchante, insensible, sanguinaire : elle était la roche froide, l'eau glacée des torrents qu'on boit dans la coupe de la main, les bouquets d'orties, la flagellation.

Aussi avait-elle fini par épouser un diplomate — mariage coq-à-l'âne qu'avait ménagé la légende et qui paraissait aussi peu vraisemblable qu'elle : il n'avait d'ailleurs pas duré une journée, on prétendait que la fiancée avait changé plusieurs fois d'avis entre la mairie et l'église, qu'elle avait décommandé la messe au dernier moment. Azélie et son mari étaient séparés par six mille kilomètres ; lui, à New York, porte-parole d'un département de l'ONU ; elle, dans le château de ses aïeux, qu'elle ne quittait que pour des spectacles et des expositions, à Paris, hébergée chez ses anciens amants — ceux qu'elle n'avait pas transformés, après leurs amours, en souches ou en descentes de lit. Elle vivait en sa campagne, entourée de crétins, de touristes et de revenants, qui n'étaient peut-être que les débris de ceux qu'elle avait séduits. Elle possédait des trésors, un tableau de Boucher, des chandeliers, un clavecin, mais elle n'avait pas installé de système d'alarme : elle comptait sur les braiments d'un âne qui, sans doute, au dire de ceux qui l'avaient vu, était un de ses prétendants qu'elle avait métamorphosé. On prédisait qu'elle serait un jour étranglée par un rôdeur ou par un domestique.

On m'avait mis en garde, je n'étais pas de taille, elle ne ferait de moi qu'une bouchée, mais je voulais que l'histoire se déploie,

que la réalité prenne le pas sur le mythe, je voulais vérifier si l'existence d'une telle femme était encore possible, comme on se plaît à apprendre que, sous le couvert des forêts équatoriales, vivent en liberté des sauvages qui n'ont jamais rencontré l'homme blanc, qui ne savent pas ce que c'est que la littérature ou l'alphabet, et dont nous paierions pour qu'ils ne cessent de l'ignorer jusqu'à la fin des temps, pour que leurs peuplades demeurent mille ans solitaires et vierges, derniers témoins du monde d'avant la Chute et la Rédemption, pour que, le corps vermillonné à la pâte d'urucu, ces barbares continuent de tirer flèches et sagaies sur les avions qui passent en abandonnant dans le ciel les plumes du serpent.

On aura du mal à croire que je ne parle pas de moi : Rousseau n'a pas suivi la leçon de Pascal, le moi est le thème favori des livres qui paraissent. Pourtant, si la question m'intéressait, je raconterais comment, un jour, je me retrouvai seul, riche de plusieurs millions que m'avaient versés des compagnies d'assurances — je certifie cependant ne les devoir ni à un crime ni à une escroquerie, et qu'on me plaignit d'avoir eu à les empocher —, mais c'était la vie, c'était la loi, la prévoyance et la fatalité, la clause d'un contrat — c'était la mort. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il y eut un soir où j'étais pauvre, puis un matin où j'étais riche, et qu'entre les deux il n'y eut qu'une nuit. Je ne me rappelle pas avoir éprouvé la moindre émotion en découvrant le chiffre sur mon relevé de compte, car, à l'époque, je n'accordais mon attention qu'à un sujet plus digne de la retenir à l'âge que j'avais — et que j'aurais encore si cet argent m'avait préservé de vieillir, mais, même cela, il ne pouvait le faire, il ne donnait ni le génie ni la force, et il ne pouvait racheter ce que j'avais perdu, puisqu'il était le prix qu'on m'en avait payé.



J'avais vendu la maison et, profitant de la hausse de l'immobilier, j'avais engrangé une fabuleuse plus-value. J'étais maladroït à dépenser mes sous, qui avaient été placés de manière telle qu'à peine engloutis ils se reconstituaient, comme ces Martiens de cinéma dont la flaque à laquelle ils ont été réduits par le héros qui pense les avoir exterminés, se régénère et dresse devant lui de nouveaux extraterrestres plus gluants, plus acharnés à le persécuter. C'était bien une malédiction, aussi, que cet or qui faisait des petits (comme disait le banquier en pointant l'index vers le plafond), et que je n'étais jamais assez habile à gaspiller pour en tarir la source. Sans doute, j'aurais trouvé des candidats pour me délester du fardeau, mais, pour quelque raison sentimentale, je m'interdisais de dilapider ma fortune. Je supplie qu'on ne vienne pas me faire la morale; je préfère que l'on me croie avare plutôt que de trahir mon secret, mon serment.

Pendant des années, je reçus de moi-même toutes les cartes postales qu'il faut avoir envoyées dans sa vie : je vérifiai que le monde correspondait aux rêves que j'avais faits lorsque je n'en connaissais que les récits des voyageurs. Rien ne collait : la misère était partout insolente, le luxe pittoresque, le coucher du soleil mélancolique, le clair de lune fastueux. Je vis la Castille, le Tibet, la Saskatchewan et Gorée, tous les comptoirs des Indes, Tananarive, les caps, les isthmes, les promontoires, les murs prométhéens, les montagnes qui marchent, les geysers, je les vis, je nageai avec des tortues, disputai avec les docteurs de la loi, dînai avec des cannibales, et Bruges, et Perth, et Pignerol, je les traversai quand le jour baissait et qu'elles paraissaient des mirages, je les vis et les oubliai.

Comme un iceberg détaché de la banquise fond dans des mers plus chaudes, mes voyages avaient réduit mes souvenirs à

peu de chose : le moment où je les fis s'était désagrégé dans la locomotion et l'amnésie était la forme sévère de ces pérégrinations. De mon enfance, il ne me restait pas une pervenche dans les buissons, pas une grive sifflant dans le parc, pas une madeleine imbibée de tilleul. Seule, je ne sais pourquoi, était demeurée dans mon cœur — infime glaçon flottant sur l'eau tiède de ma conscience après la fonte d'un continent de neiges — l'image d'un samovar. C'est que mes parents nous avaient abonnés au théâtre l'année où la troupe municipale avait entrepris de donner tout Tchekhov. Elle y brûlait les planches d'un feu sacré qu'entretenaient médiocrement les maigres moyens que lui allouait le budget, et qui flambait par la gazéification spontanée du texte, si bien que, d'*Oncle Vanja* à *La Mouette*, des *Trois sœurs* à *La Cerisaie*, reparaissaient les mêmes costumes et les mêmes accessoires, robes de coton blanc à jours, ombrelles pour les femmes, tuniques, casquettes à pont pour les moujiks, vestons mastic et cette badine dont les hommes fouettaient leurs bottes dès qu'ils raisonnaient, ce revolver qu'ils brandissaient mais dont la détonation ne se faisait entendre que dans la coulisse, et horloges, guéridons, chaises alignées face au public quand les personnages se réunissaient pour bavarder, devant l'éternel voile de gaze qui était la toile de fond de tous les spectacles, pour les économies qu'il permettait de réaliser et la poésie qu'il insinuait lorsque, éclairé par un habile projecteur, il bleussait, dorait ou rosissait, pour suggérer le passage des heures, des jours, des saisons — comme si le temps n'était qu'un phénomène lumineux, ce qu'il est en effet si nous nous retournons et que nous le voyons replié sur lui-même tel un accordéon qui ne joue plus mais dont luisent encore les boutons de nacre. Parmi ces accessoires, il en était un que j'avais convoité sans savoir ce que c'était ni à quoi cela ser-

vait : le samovar posé sur une table au centre de la scène, le samovar près duquel une petite vieille reprisait des bas au lever du rideau, le samovar qui bouillait pendant quatre actes, le samovar qu'une ordonnance apportait, dont les comédiens saluaient l'apparition en marquant une pause, comme à l'entrée d'un personnage d'importance, auquel on doit certains égards. Et c'était en effet un vrai personnage, doué de sagesse et de psychologie, le seul qui ne changeât pas de nom de *La Cerisaie* à *La Mouette*, des *Trois sœurs* à *Oncle Vanja*. Il était sourcilieux comme un dieu barbare : il fallait ménager sa susceptibilité, boire son thé quand il était chaud, ne jamais lui tourner le dos. Sans qu'on parle jamais de lui (ou presque), il réglait les conversations, les déplacements, les passions, tramait les dénouements, jugeait les intentions, les trahisons de l'idéal commun, et cette mélancolie d'or bruni, c'est lui qui la versait de son robinet, c'est elle que buvaient les acteurs et qui leur faisait prononcer des paroles si justes, débordantes d'humanité. Les reflets qui dansaient sur ses panses, pendant deux heures, étaient le théâtre du monde, son mystère, son énigme, sa chaleur, tout ce que, avant d'avoir vécu ma vie, je savais vouloir en retenir. J'aurais aimé boire de ce thé si génialement disert, si tendre, ce thé qui était l'âme exhalée du samovar, et que les comédiens sirotaient du bout des lèvres (je crois d'ailleurs que leurs tasses étaient vides, que la cérémonie de la dégustation n'était qu'un simulacre, comme tout ce qui avait lieu sur la scène et peut-être tout ce qui survient dans nos existences, l'enfance, l'amour, le temps, la mort, et pourtant nous avons à la fin l'impression d'avoir bu avec eux, d'avoir sur le palais le goût âcre d'un breuvage de théâtre).

En entendant le prénom d'Azélie, j'avais goûté de nouveau ce thé de comédie, avec la pointe acidulée d'un citron dont je ne

pouvais localiser l'origine géographique, ou un nuage de lait qui diffusait dans ma tasse un songe vague : je me disais que cette boisson — qu'elle fût de France ou exotique, ou de cette France désormais exotique de nos vieilles provinces — pourrait me rendre la mémoire des années perdues, ou, en tout cas, substituer ses souvenirs aux miens. Je ne nie pas cependant avoir entendu aussi en écho d'autres prénoms, qui dessinaient d'autres visages et d'autres corps. Avant de rencontrer la comtesse, j'avais rêvé d'elle une ou deux fois, et dans le cadre de ces nuits j'avais ajusté le portrait d'une libertine rococo, avec poudre, perruque, mouche posée au coin des lèvres, bras potelés. J'avais découvert la peau au-dessus des jarrettières : tout ce linge, cette blancheur, cette pâleur qui m'avait ébloui, même en sommeil, et avait continué de m'éclairer dans la journée, image tirée d'un de ces rêves fatidiques qui décident pour nous, auxquels on prête des vertus de prémonition et de philosophie, l'un de ces rêves qui en savent sur nous plus que nous et semblent nous vouloir du bien, nous mettre en garde contre l'obscurité où nous nous enfonçons — la lumineuse nudité des femmes, dont nous venons.

Nous pouvons dire ce que certains êtres à qui nous n'avons pas adressé plus de trois mots représentent pour nous d'après la façon dont nous les traitons dans nos songes : quoi de plus réel et de plus agissant qu'un succube ? Ils se sont unis à notre ombre, ont été complices de nos crimes, nous les ont soufflés à l'oreille, car, une fois la mèche onirique allumée, le baril de poudre ne manque pas d'exploser. Mais ce rôle que nous leur avons confié, savons-nous que d'autres nous l'ont fait tenir dans leurs rêves ? Il est rare que nous l'apprenions, la décence leur interdisant de nous révéler en quel costume, dans quels tableaux vivants nous avons paru sur ces scènes : avouer à un inconnu

*Photocomposition CMB Graphic*  
*44800 Saint-Herblain*

*ISBN :*

**182319**



# La lanterne d'Aristote Thierry Laget

Cette édition électronique du livre  
*La lanterne d'Aristote* de *Thierry Laget*  
a été réalisée le 05 juillet 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070133444).

Code Sodis : N49027 - ISBN : 9782072442780.

Numéro d'édition : 182319.